

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 20 FEVRIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Poésie : Souhaits, par J. Saulaie.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Bibliographie.—Petite poste en famille.—Poésie : Les frères, par E. Haraucourt.—Pèlerinage d'amour (avec gravures), par Paul Rouget.—Une tour des morts aux Indes.—M. l'échevin H. Laporte.—La peste aux Indes, par Firmin Picard.—Explications de nos gravures.—Envolée, par Marie Aymong.—Autour de la cuisine.—Appel divin, par Fauvette.—Un drame en ballon, par H. Briuvé.—Théâtres.—Un tour de cartes.—Jardin des enfants : Les consolatrices, par Chs Fuster.—Costumes d'enfants (avec gravures).—Tom et Toto.—Choses et autres.—Feuilleton : La veuve du garde.

GRAVURES.—Indes anglaises : Un prêtre Parsi ; Une jeune femme Parsie ; Vue générale du port de Bombay ; La Tour des Morts.—Portrait de M. H. Laporte.—La bataille des Plaines d'Abraham (1759) : Le colonel Fraser commandant la charge à ses Highlanders ; Le général Wolfe escaladant les plaines d'Abraham.—Portrait du marquis de Montcalm.—Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES-A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec la première semaine de mars prochain LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un nouveau roman de mœurs canadiennes, intitulé :

UN DRAME AU LABRADOR

par le romancier national si avantageusement connu, M. le Dr EUGÈNE DYCK.

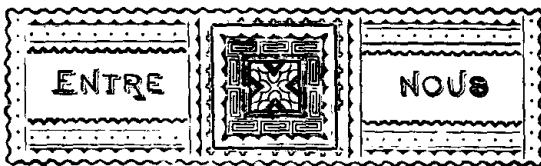
Le succès qu'a obtenu la nouvelle de M. Régis Roy, a décidé LE MONDE ILLUSTRÉ à se procurer le manuscrit de cette nouvelle œuvre canadienne inédite et il en offrira les prémices à ses lecteurs.

M. Dyck n'est pas un inconnu pour le public lecteur et il n'a pas besoin d'être recommandé. Son fameux roman *Le roi des Étudiants* a eu un succès retentissant, qui a affirmé pour longtemps la bonne réputation de l'auteur.

Diverses nouvelles de M. Dyck, publiées par LE MONDE ILLUSTRÉ, l'ont déjà rendu familier et sympathique aux lecteurs de ce journal.

Disons simplement que son roman *Un drame au Labrador* présente, à un degré suréminent, toutes les maîtresses qualités qui ont fait de M. Dyck le romancier et nouvelliste national si populaire que chacun sait.

De magnifiques illustrations rehausseront le texte : ce sera, de la sorte, un ouvrage attrayant par la forme tout autant que par le fond.



La souscription ouverte en faveur des Hindous va aussi bien que possible, pendant que la misère prend des proportions de plus en plus alarmantes dans les faubourgs des grandes villes canadiennes.

Les journaux qui donnent chaque jour les résultats de l'appel à la charité en faveur des miséreux de l'Inde, contiennent en même temps des récits lamentables de cas d'infortune parmi les nôtres, et naturellement l'argent destiné aux Hindous sera autant de moins pour secourir nos pauvres.

C'est déplorable.

Un journaliste anglais a protesté énergiquement contre ce mouvement en faisant ressortir la misère de Londres, où chaque jour un million d'êtres se demandent, le matin, s'ils mangeront pendant le jour qui commence.

D'autre part, il fait remarquer avec beaucoup de raison que l'accroissement de la population de l'Inde, constitue un véritable danger. Le recensement de 1874 accusait un total de cent quatre-vingt-dix millions d'Hindous, mais ce nombre est dépassé de près de quarante millions depuis cette époque et, si la natalité continue à progresser dans les mêmes proportions, il est clair que la question de nourrir tous ces gens deviendra très sérieuse.

La plupart des Hindous sont d'une paresse crasse, de mœurs dépravées, professent le plus profond mépris pour les lois élémentaires de l'hygiène et menacent la santé des autres peuples.

On a bien parlé du "péril jaune" en signalant l'augmentation continue de la population chinoise, mais le "péril hindou" est exactement le même et mieux vaudrait sans doute les abandonner à leur sort, c'est-à-dire, à la famine et aux maladies, plutôt que de les élever et les laisser se propager, pour devenir plus tard un grand danger pour nos descendants.

** S'il s'agit d'une colonie anglaise, dira-t-on, et l'Angleterre ne doit pas abandonner ses sujets, mais au contraire prendre toutes les mesures possibles pour améliorer leur sort.

C'est très joli en théorie, mais les Anglais eux-mêmes n'hésitent pas à se débarrasser des mauvais sujets de leur pays pour nous les expédier, sans vergogne, comme le prouve l'anecdote suivante :

Un jeune homme de dix-sept ans, William Cook comparait dernièrement, pour la cinquième fois, devant un tribunal de Londres, sous accusation de vol et, pour la cinquième fois, il protesta en ces termes de la pureté de ses intentions :

—Je ne suis pas un voleur, dit-il, je suis un explorateur qui prépare ses entreprises. Tout enfant, j'ai étudié dans les livres les moyens de faire fortune au Canada, et j'ai le pressentiment que j'y réussirai mieux qu'aucun autre. Mes parents ne pouvant pas ou ne voulant pas me fournir l'argent du voyage, je me suis occupé de réunir une somme suffisante et je n'ai jamais volé que dans ce seul but. Malheureusement, la traversée coûte cher et je n'ai pu encore voler en une seule expédition le capital nécessaire à mon transport. Ce sont toujours de petites sommes qui me tombent entre les mains et, comme il faut vivre, je les dépense au lieu de les accumuler. Si du premier coup, j'avais mis la main sur quelques centaines de francs, il y a longtemps que je serais là-bas et que je me conduirais en parfait honnête homme.

Les jurés, qui avaient probablement bien déjeuné, trouvèrent que ce plaidoyer avait beaucoup de bon sens et tout en rendant un verdict affirmatif tinrent au président du tribunal ce petit discours :

—A l'issue de notre délibération, nous avons échangé des réflexions sur les explications que William Cook nous a données de sa coupable conduite, et nous avons conclu à sa sincérité. Votre Honneur nous permettra de lui dire que, nous qui sommes dans le commerce des affaires, nous rencontrons souvent des jeunes gens possédés de la passion des voyages, hypnotisés par la

perspective d'une fortune à gagner dans des pays lointains et, par cela même, incapables de faire rien de bon en Angleterre. Beaucoup sont arrivés à d'assez belles positions aux colonies ou à l'étranger, dont nous ne pouvions rien obtenir à Londres et qui, peut-être, y auraient finalement mal tourné. En conséquence, nous venons prier votre honneur de faire les démarches nécessaires pour que, à l'expiration de sa peine ou même avant, William Cook soit transporté au Canada aux frais de l'Etat.

—Ma foi, a riposté le magistrat, vous pourriez bien avoir raison. Ce garçon est un très mauvais Anglais ; il sera peut-être un excellent Canadien. Signez-moi une déclaration en ce sens, et je ferai le nécessaire.

Et voilà comment il pourra se faire que nous voyions, un de ces quatre matins, William Cook débarquer sur la terre canadienne, muni d'un certificat constatant son intention bien arrêtée de faire fortune chez nous.

Il est vrai qu'il a sans doute des notions un peu vagues sur le sens du mot "propriété," mais les jurés et le juge anglais semblent être d'avis que cela n'a pas beaucoup d'importance dans une colonie.

Quoi qu'il en soit, cette aventure constitue un précédent que nos tribunaux feraient peut-être bien d'imiter.

On pourrait faire échange de chenapans et envoyer à Londres les individus suspects qui gênent la circulation, comme ce noctambule qui a dévalisé, l'autre soir, M. Drinkwater, secrétaire de la compagnie du Pacifique.

L'application du dicton populaire : "Donne-moi de quoi qu'tas, je te donnerai de quoi qu'j'ai," peut avoir du bon.

Cependant, dans le cas de William Cook, il me semble que le juge aurait dû envoyer ce jeune voleur aux Indes, où vu son esprit d'observation si remarquable, ce précoce chenapan se serait désopilé la rate en voyant les Hindous manger à belles dents l'argent des Canadiens, pendant que nos pauvres crèvent de faim.

** La justice française vient d'être saisie d'un différend assez curieux.

Don Carlos et le duc d'Anjou, deux Espagnols, contestaient au duc d'Orléans, Français exilé, le droit de porter les armes de l'ex-maison de France.

Les deux premiers prétendaient avoir seuls ce droit, comme descendants directs de Louis XIV, et le dernier s'y opposait en s'appuyant sur le fait que Philippe V, en devenant roi d'Espagne, avait renoncé au trône de France.

Mais, comme il n'y a plus de trône de France, la cour a agi fort sagement en envoyant promener tous ces gens-là, en leur disant de s'arranger entre eux.

** Un journal, d'un genre tout nouveau en Canada, vient d'être fondé à Sherbrooke.

Le *Daily Record* ne s'occupera que de nouvelles, non pas qu'il ait l'intention de ne relater que des faits divers, mais il aura soin de ne parler que de choses exactes, arrivées, et il s'efforcera à ses lecteurs le soin de les apprécier à leur manière, au point de vue politique.

Je ne sais si le *Daily Record* aura du succès, mais il mériterait d'en avoir, car la politique dévore tout dans notre malheureux pays.

Vieux et jeunes attendent, chaque jour, avec impatience l'arrivée de leur journal.

Ils lisent, et toute leur âme
Passe dans leurs yeux qu'elle enflamme,
Brille en leurs traits éblouis.

Car la sérieuse gazette,

C'est la voix des deux hémisphères,
La voix des publiques affaires,
Qui porte à l'humanité
Les nouvelles inattendues,
Où le monde voit suspendues
La paix et la liberté.

Inutile de dire—la chose est trop connue—que la politique fait dire et faire bien des sottises.